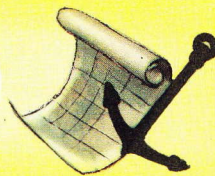




CHRISTOPHE COLOMB



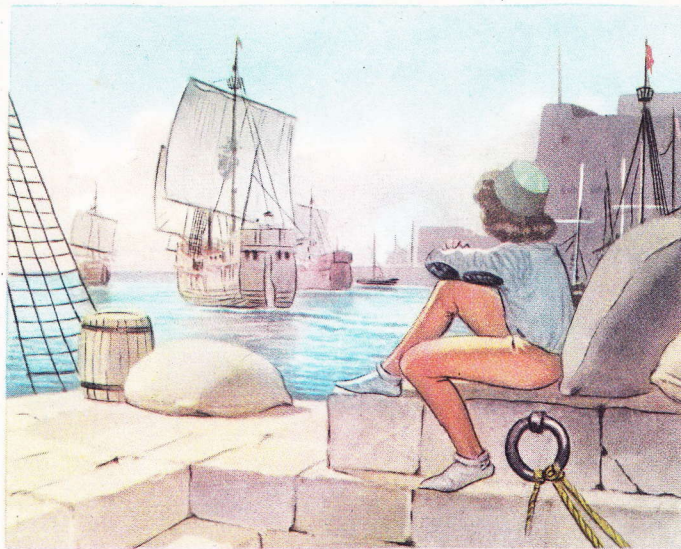
DOCUMENTAIRE 72

Audacieux navigateur, né à Gênes, Christophe Colomb pensa que la terre était ronde. Il n'hésita pas à franchir l'Océan Atlantique, espérant, par cette voie, atteindre l'Extrême-Orient. Il mourut dans l'indifférence générale, après avoir connu la gloire.

Tenter l'inconnu... Fut-il jamais rien de plus merveilleux, pour les hommes? Défier les frontières du monde, découvrir de nouvelles terres, s'évader, pour devenir plus grand!

Dans les régions baignées par la mer, le désir de connaître ce qui était au-delà du monde exploré, devenait de plus en plus irrésistible, au temps de Christophe Colomb. Pourtant, la personnalité de l'illustre navigateur brille d'un éclat tout particulier, parmi ceux-là mêmes qui furent les plus audacieux de son siècle.

Christophe Colomb naquit à Gênes en l'an 1451, dans une modeste famille de tisserands. Son père eût aimé qu'il lui succédât à la tête de sa modeste entreprise, aussi s'efforça-t-il de l'initier, dès l'enfance, à tout ce qui pouvait concerner son négoce. Mais, comme beaucoup d'autres Génois, qui se sentent bien plus à l'aise sur le pont navire que sur la terre ferme, Christophe Colomb déjà ne rêvait que du grand large. Il aspirait à la vie mouvementée des marins. Il aimait l'odeur des embruns, les chansons tendres ou furieuses du vent, le spectacle des voiles gonflées par la brise. Ce ne fut donc pas pour le simple amour du commerce qu'il accepta, avec un enthousiasme trompeur, les missions que lui confièrent son père et d'autres négociants



Dès son jeune âge, Christophe Colomb aimait la mer. Il passait de longues heures à contempler les vaisseaux qui partaient pour des contrées lointaines.

génois, dans les ports principaux de la Méditerranée. Si, dans son adolescence, il n'eut pas l'occasion de s'instruire dans l'art de la navigation, du moins s'habitua-t-il aux risques de la mer, ce qui lui permit de mesurer sa propre audace. Il n'est pas difficile de comprendre combien cette qualité était nécessaire à un loup de mer, en un temps où la navigation et les instruments dont disposaient les pilotes étaient encore imparfaits. Quand on se lançait alors dans quelque aventure maritime, c'était, pour ainsi dire, les yeux bandés.

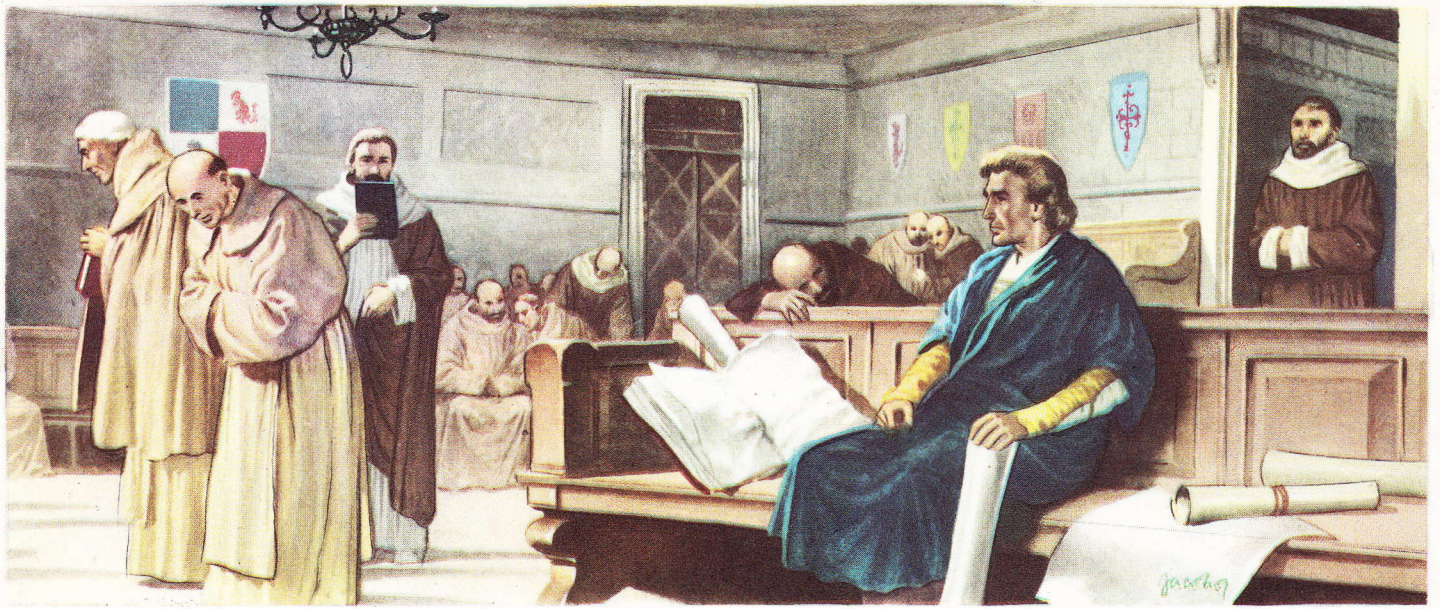
C'est sans doute une raison commerciale qui conduisit Christophe Colomb au

Portugal en 1476, et ce sont probablement des raisons financières qui lui firent préférer Lisbonne à Gênes. Le Portugal était un petit pays, mais, du vivant de Colomb, il avait un grand roi: Jean II.

C'est sur ses encouragements que des marins portugais ou étrangers s'élançaient à la découverte de territoires riches de promesses, comme les Açores, les îles du Cap Vert, les rives de la Guinée, qui furent identifiées et minutieusement explorées. C'est en partant de Lisbonne que Colomb dut mettre plusieurs fois le cap sur la Guinée, et c'est également, sans doute, un vaisseau portugais qui le transporta en Is-



Isabelle la Catholique protégea Christophe Colomb, bien que les Conseillers de la Cour aient déclaré absurde de vouloir gagner les Indes en traversant l'Océan Atlantique.



Christophe Colomb devant le Conseil de Salamanque (un sujet qui inspira un tableau à Barabino). Le projet du grand Génois fut soumis par la reine à l'avis d'une assemblée convoquée à Salamanque. Après une longue discussion, on le déclara d'une réalisation impossible.

lande. De pareils voyages, à cette époque, se peuvent comparer, par la grandeur des périls auxquels ils exposaient marins et voyageurs, aux expéditions polaires du début de notre siècle. Ils infusèrent au jeune homme une énergie nouvelle et fortifièrent encore sa passion de l'aventure.

Un autre événement vint transformer sa vie, en lui assurant cette tranquillité d'esprit qui lui permettrait de donner corps à son projet grandiose: sa rencontre de Filippa Moniz Parestrello, noble jeune fille, issue d'une famille de courageux marins. Il tomba amoureux d'elle.

Il devait être un fort bel homme, si nous en croyons le portrait qu'a tracé de lui son deuxième fils, Ferdinand. Il était grand, il avait un beau visage loyal, éclairé par des yeux vifs. La famille de Filippa ne souleva aucune difficulté à son mariage avec la jeune fille. Ils furent bientôt unis, et eurent un premier fils, Diégo, qui devait leur être particulièrement cher.

Habitant avec sa femme à Porto Santo, Christophe Colomb se consacra presque entièrement à des études scientifiques, auxquelles il s'intéressait chaque jour davantage. Et, peu à peu, une idée germa dans son cerveau: se rendre aux Indes en se dirigeant vers l'Ouest au lieu de suivre la

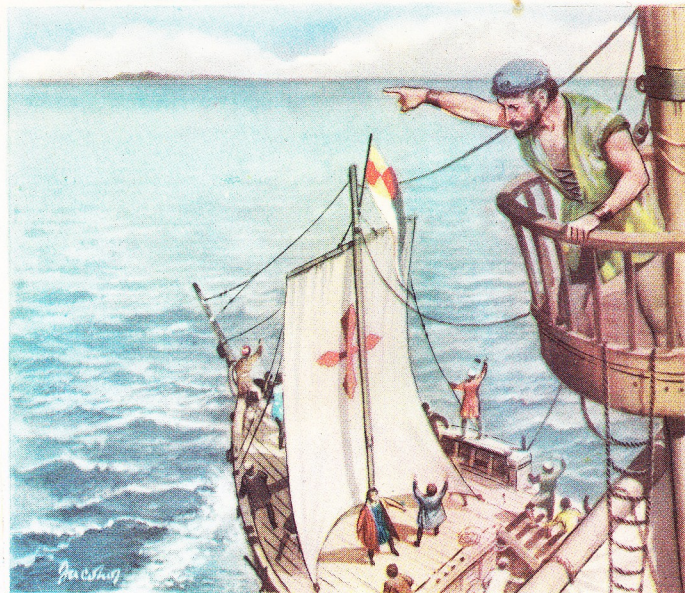
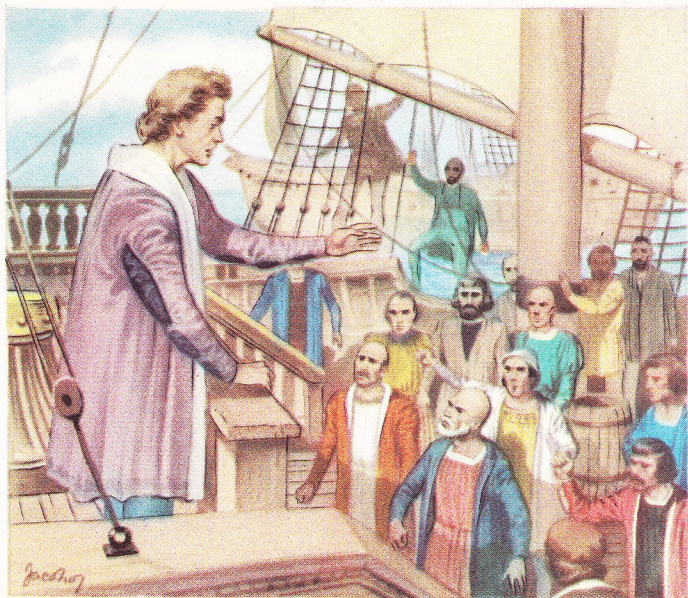
route habituelle en direction de l'Orient. Certes, il s'était fondé sur des hypothèses inexactes en ce qui concernait les dimensions de la terre, mais il possédait, en cosmographie, des notions assez claires.

La terre est ronde, et toutes les mers sont navigables, affirmait-il. Il n'existe pas d'animaux monstrueux qui rendent les eaux dangereuses, sinon ces monstres, nous les connaîtrions, les flots les auraient portés jusqu'à nos rivages. Il doit donc être possible de parvenir aux pays d'Asie en traversant l'Atlantique et de gagner par là les contrées jadis parcourues par Marco Polo. Au reste, si l'itinéraire est long, nous ne manquerons pas de rencontrer des îles encore inconnues. Elles nous serviront d'escales et peuvent même se révéler riches en trésors.

Il est absurde d'admettre que Christophe Colomb aurait eu de telles intuitions géniales, sans l'inspiration d'un grand savant. Les historiens ont établi, en effet, que peu d'années plus tôt il avait eu l'occasion de lire une lettre adressée par Paolo Toscanelli del Pozzo au chanoine portugais Martino pour être soumise au roi Jean II. Dans cette missive, Toscanelli affirmait que la voie la plus brève pour aller aux Indes n'était pas celle que prenaient les navires portugais



Le 3 août de l'année 1492 les trois Caravelles, la Nina et la Pinta commandées respectivement par les Frères Martin Alonso et Vincenzo Pinzon et la Santa Maria, navire « amiral » de Christophe Colomb, lèvent l'ancre à Palos, faisant voile vers l'inconnu.



Dans la nuit du 11 au 12 octobre Colomb aperçut un feu dans le lointain. A l'aube la Vigie s'écria: «Terre! Terre!». Aussitôt tous les marins se rassemblèrent sur le pont des navires.

Aux premiers jours d'octobre, après une soixantaine de jours de navigation, les équipages commencèrent à manifester leur mécontentement. Christophe Colomb rassembla les meilleurs hommes autour de lui et les exhorta à poursuivre le voyage.

en suivant les rives de la Guinée orientale, mais une autre route qui traverserait l'Atlantique, vers le Couchant.

En dépit de l'ingéniosité des arguments, le roi Jean ne donna pas suite à la demande de navires et d'équipages que lui fit Colomb. L'idée avait paru absurde aux conseillers de la Cour, qui étaient alors en proie à une foule de superstitions.

Il n'est pas possible que la terre soit habitée sur une autre face que la nôtre, décrétaient-ils, car les hommes qui seraient du côté opposé au nôtre seraient obligés de marcher la tête en bas, les jambes en l'air, et la pluie tomberait de la terre dans le ciel. Si la terre était ronde, les navires glisseraient le long d'une pente continue et ne pourraient ni s'arrêter, ni remonter pour regagner leur point de départ.

S'étant vu refuser ce qu'il espérait obtenir d'un souverain qui jusqu-là s'était montré sagace et hardi dans ses desseins, Christophe Colomb s'adressa au roi Ferdinand et à la reine Isabelle de Castille. Mais le moment était mauvais, pour adresser une requête aussi audacieuse. L'Espagne était alors engagée dans une lutte contre les Maures, et le roi avait trop de soucis avec ses entreprises guerrières pour lui prêter grande attention. Qu'était d'ailleurs pour lui Christophe Colomb? Pas autre chose qu'un inconnu. Pour-

tant la reine Isabelle ne resta pas sourde aux sollicitations de cet inconnu. Elle se chargea de lui procurer une entrevue avec les savants dont s'entourait la Cour. Mais, pas plus que leurs collègues du Portugal, ceux de l'Espagne dans cette entrevue qui eut lieu à Salamanque en 1486, n'accordèrent crédit aux affirmations de Colomb dont le projet devait demeurer, pendant six années encore sans réalisation.

Lorsque les Maures eurent été chassés enfin de la terre d'Espagne et que le roi Ferdinand put songer à l'agrandissement de son royaume par les territoires d'un vaste empire colonial, Colomb se présenta à nouveau à lui. La longue attente, la crainte de n'être jamais entendu, et tout le désespoir d'un homme capable de faire quelque chose de grand, mais qui est mis, par l'ignorance et la sottise, dans l'impossibilité de le tenter, avaient précocement altéré ses traits. Il eut la chance de trouver, dans le confesseur de la reine, le Franciscain Juan Perez, un défenseur chaleureux.

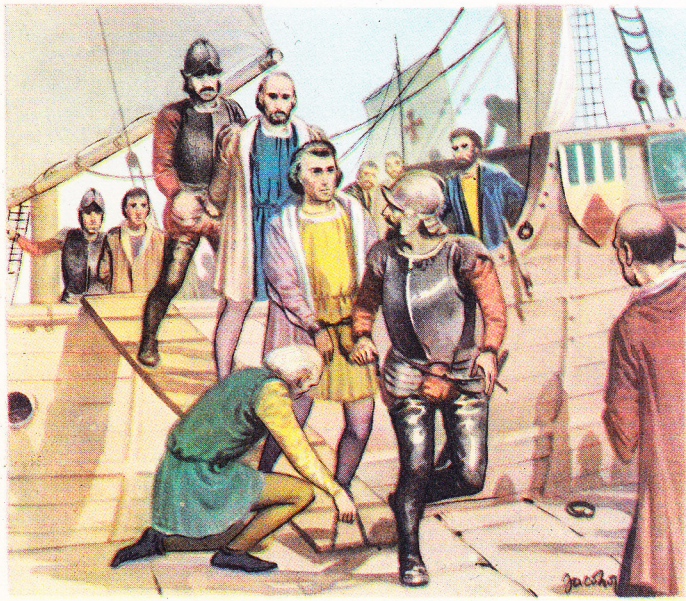
De plus, par bonheur pour lui, assistèrent à cette nouvelle entrevue son compatriote Giralchini et un financier remarquable, Luis de Santagal, qui ne craignait pas le risque. Sur leurs conseils avisés, le roi et la reine accordèrent enfin à Christophe Colomb leur auguste protection.



Christophe, portant la bannière aux couleurs de son roi, aborda sur la nouvelle terre. Il nomma San Salvador l'île où il venait de débarquer. Il la croyait toute proche de l'Asie.



A son retour Colomb fut accueilli avec les plus grands honneurs. Le roi et la reine lui témoignèrent leur reconnaissance. Toute l'Espagne espérait tirer, des territoires découverts par le grand navigateur, d'immenses richesses, surtout de l'or. Les gens du peuple regardaient avec stupeur les hommes à la peau rouge, dans le cortège de l'Amiral.



Lors de la 3^{me} expédition de Colomb la révolte éclata dans la colonie « Isabelle ». Colomb et ses compagnons furent jetés en prison puis renvoyés en Espagne, enchaînés comme des malfaiteurs.

Le 17 avril 1492, l'accord était fait sur tous les points. La requête de Colomb était acceptée, de le nommer amiral et de le désigner comme vice-roi de tous les territoires que son voyage lui ferait éventuellement découvrir. En outre, on lui concédait un dixième de tous les bénéfices qui pourraient découler de son exploration.

Le 12 mai il partait pour Palos de la Frontera, afin d'y surveiller minutieusement l'armement des trois caravelles qui lui étaient nécessaires. Deux d'entre elles furent entièrement équipées aux dépens des habitants mêmes de la petite bourgade, pour les châtier d'actes de piraterie dont ils s'étaient rendus coupables. A Palos, Christophe Colomb fit la connaissance d'un excellent navigateur, qui allait le suivre dans son voyage et se montrer pour lui d'un grand secours.

C'était Martino Alonso de Pinzon, homme d'action, habile marin, fort estimé de ses concitoyens. Grâce à lui Colomb put compter sur des équipages choisis, formés à la discipline, prêts à le suivre dans une entreprise d'une audace sans exemple.

Le 3 août 1492, à l'aube, la Pinta, sous les ordres de

Martino de Pinzon, la Nina, commandée par le frère de celui-ci, et la Santa Maria où avait été hissé le pavillon du « Capitaine général » levèrent l'ancre vers l'inconnu. La grande aventure commençait.

Infatigable, Colomb allait, jour et nuit, consulter ses boussoles, veiller au gouvernail, rectifier attentivement la route, prenant note de tous les phénomènes de la mer et du ciel.

Malgré la confiance que lui avaient d'abord témoigné les équipages, il y eut à bord des caravelles des mouvements d'affreux découragement. Christophe Colomb eut à mater des rébellions, à surmonter des désespoirs.

Un jour enfin, un vol d'oiseaux révéla aux marins qu'une terre était proche. Ils crurent l'atteindre, en apercevant une masse sombre au-dessus des flots. Mais c'était une sorte d'île flottante, formée d'herbes marines. Ils traversaient la Mer des Sargasses, où les algues parfumées composent au loin d'étranges mirages. De cette déception ils furent exaspérés. Depuis soixante-dix jours une mer inconnue les portait sans rien leur montrer qui répondît aux promesses dont leur amiral les avait bercés. Mais tout à coup, le 12 octobre, aux lueurs de l'aube...

Terre! Terre! C'était la vie, c'était la lumière, c'était la récompense de tant de souffrances.

Se rapprochant de la côte, ils pouvaient apercevoir une végétation d'une prodigieuse luxuriance, dont les parfums flottaient déjà au-dessus des flots.

En posant le pied sur le sol inconnu, Christophe Colomb s'écria: «Au nom de Ferdinand et d'Isabelle de Castille, je prends possession, pour Leurs Majestés, de ces territoires!».

Le nom de San Salvador fut donné à cette terre qui, la première, accueillit ces hommes blancs venus d'Espagne. Au-devant d'eux accoururent les indigènes, chargés de cadeaux. Une joie délirante s'empara des équipages; l'amiral fut acclamé. Tous rendaient hommage à son courage et à sa foi.

A partir de ce jour l'exploration des Iles commença. Les marins cherchaient l'or... Mais Christophe savait qu'il y avait bien autre chose à chercher. Il se préoccupait d'identifier ces terres, qu'il prenait pour des îlots situés en avant du Japon, bien que ne présentant pas les caractères décrits par Marco Polo dans ses relations de voyage.

A Haïti (qu'il appela Hispaniola), l'équipage de la Santa Maria fut obligé de faire escale par le mauvais état de la caravelle, et c'est là que fut fondée la première colonie espagnole en territoire américain: «la Navida».

Le 3 janvier, la Pinta et la Nina repartaient pour l'Espagne. Il est facile de concevoir la joie des souverains et de



Quatrième voyage: obligé de relâcher sur la Côte sud de la Jamaïque, Colomb, malade et fatigué dut attendre des renforts. Pendant ce temps, les équipages commandés par Porras se révoltèrent. Il eut grand peine à venir à bout de la sédition.

la nation tout entière à l'arrivée des navires. Les honneurs rendus à Christophe Colomb, à son arrivée à Barcelone, furent ceux-là même qu'un prince pouvait attendre. On lui accorda tous les privilèges qu'il avait demandés en cas de réussite et, suprême consécration de sa gloire, on lui permit de porter des armoiries aux armes de Castille et de Léon.

Mais à cette joie devait succéder bientôt la déception. Ces hommes cupides se demandaient si, après tout, ils avaient tant à se féliciter du succès d'une entreprise qui n'avait point rapporté d'or. Et non seulement Christophe Colomb et ses compagnons n'avaient point chargé d'or leurs navires, mais ce qui était plus grave, ils n'avaient aperçu aucune trace de ce métal convoité entre tous.

Cependant, plus avisés que les marchands cupides, Ferdinand et Isabelle comprenaient de quelle importance était pour eux d'étendre leurs conquêtes, et de les affermir en y établissant des colons espagnols. La concurrence des Portugais était toujours à craindre. Aussi décidèrent-ils qu'une seconde expédition serait organisée sans tarder. Elle allait comprendre 17 navires bondés d'agriculteurs, sous les ordres de Colomb. Ils prirent la mer à Cadix, le 15 septembre 1493, en direction d'Hispaniola. Une première déception les attendait: la colonie de Navidad avait été complètement anéantie par les indigènes. C'est plus à l'Est que devait pousser la première ville des blancs sur ces terres mystérieuses. Elle reçut le nom de la reine Isabelle. Deux ans plus tard une troisième expédition était organisée. Mais on désespérait, maintenant, de jamais trouver la moindre trace d'or dans ces Iles océanes, et même de pouvoir soumettre ces populations, qui d'abord s'étaient montrées amicales, mais pour manifester ensuite une redoutable hostilité.

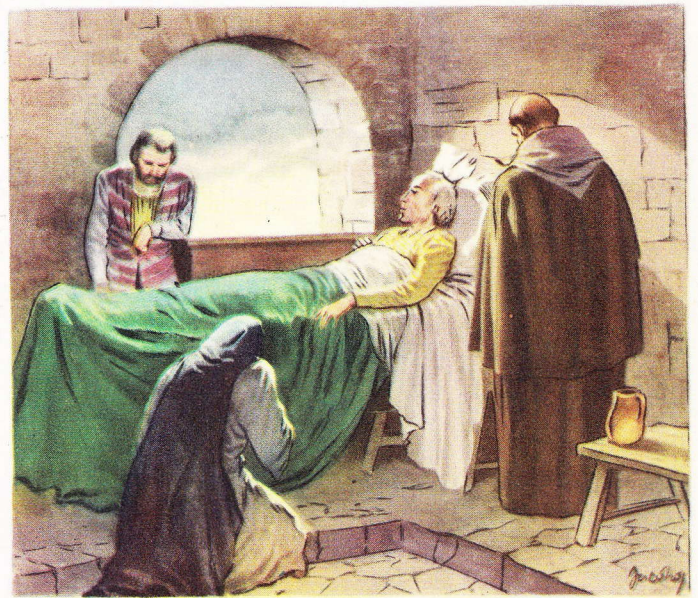
La Guadeloupe, St-Domingue, la Trinidad, reçurent tour à tour la visite de Colomb, au cours de ces tentatives toujours vaines pour parvenir au pays du Grand Khan.

Mais la révolte éclata dans la colonie Isabelle, et l'homme qui, peu d'années plus tôt, avait été acclamé, fut arrêté par les rebelles, en tête desquels s'était placé un triste personnage du nom de Francesco Bovadilla.

Celui-ci, qui avait manœuvré pour se faire envoyer dans les Iles, avec des pouvoirs discrétionnaires, donna l'ordre d'enchaîner Colomb et de le ramener en Espagne comme un prisonnier.

L'ordre d'Isabelle et de Ferdinand de lui rendre la liberté parvint trop tard...

Déjà l'étoile de Christophe Colomb semblait s'éteindre. On était au mois de décembre de l'an 1500 et d'autres navigateurs, plus puissamment soutenus par la trésorerie d'autres Etats, partaient sur les traces de l'explorateur. Leurs



Le 20 mai de l'année 1506 Colomb rendait son âme à Dieu, à Valladolid. Ses dernières paroles furent: «Seigneur, je mets mon esprit entre tes mains». Il avait découvert le Nouveau Monde. L'ancien Monde l'avait déjà oublié.

découvertes plongeaient dans l'oubli l'héroïque entreprise de celui qui, le premier, s'était élancé sur une mer inconnue, ouvrant au monde occidental de nouvelles terres, un nouveau monde d'expansion.

Le quatrième voyage eut lieu en 1502. Il fut le plus riche en épisodes dramatiques et c'est à peine s'il reçut l'approbation de l'opinion publique, comme si, vraiment, il n'y avait plus rien à attendre des découvertes de Colomb. Et ce fut, précisément, le plus fécond en révélations.

Christophe Colomb aborda sur les Côtes de Honduras, de Costarica, de Panama, malgré les obstacles que ses ennemis suscitaient à l'envi sur ses pas. Miné par les privations, les infirmités, les désenchantements, il parvint néanmoins à retourner en Espagne. Le roi Ferdinand lui réserva un accueil très froid. Christophe Colomb n'avait plus qu'à se dire qu'un monde meilleur, s'il restait à découvrir, ne pouvait être d'ici-bas.

Il s'éteignit le 20 mai 1506, dans un faubourg de Valladolid, dans l'indifférence générale de ses contemporains.

Le continent dont il avait le premier foulé le sol n'avait pas encore de nom. Amerigo Vespucci devait lui laisser le sien.

* * *

ENCYCLOPÉDIE EN COULEURS

tout connaître



ARTS

SCIENCES

HISTOIRE

DÉCOUVERTES

LÉGENDES

DOCUMENTS

INSTRUCTIFS



VOL. I

TOUT CONNAITRE
Encyclopédie en couleurs

Editeur
VITA MERAVIGLIOSA
Via Cerva 11,
MILANO